

RÉSUMÉ

Les premières constructions humaines et les techniques associées consacrent une progressive séparation de l'homme avec la nature. La chasse et la domestication changent le rapport à l'animal, la végétation devient ornement.

Deux visions antithétiques du rapport homme-nature se déploient : à la fusion orientale répond la division occidentale. Ceci s'explique par un facteur religieux - la vision chrétienne fait de la nature un objet et de l'homme un être supérieur - et par un facteur scientifique : la nature, l'environnement comme notre corps, est un objet de connaissance à maîtriser.

Désormais, l'homme agit sur la nature, quitte à la dissoudre.

104 mots

DISSERTATION

Dans son ouvrage *La Haine de la nature* (2012), Christian Godin cite André Malraux qui définit ainsi le rapport de l'homme occidental à la nature : « Nous ne dialoguons avec les animaux que pour les domestiquer, avec les choses que pour les asservir. »

Dans quelle mesure ce propos permet-il de définir avec justesse les expériences de la nature dans les œuvres du programme ?

TRAVAIL PRÉPARATOIRE

Analyse

- Formule **générale** et **catégorique** au présent de vérité générale
- « **nous** » **VS** « **les animaux** » + « **les choses** » (= tout ce qui n'est pas un être animé) > perspective qui **dissocie l'homme** du reste des vivants, et plus largement **de la nature**
- Affirmation qui porte sur **nos relations à la nature** :
 - *le verbe « **dialoguer** » laisse supposer **une ouverture à l'autre**, la volonté de **nouer une relation**, une forme d'**interaction**.
 - ***mais en réalité** (négation restrictive : « *ne... que* »), ce prétendu dialogue se double du **refus d'une considération véritable** : les verbes « **asservir** » et « **domestiquer** » mettent l'accent sur la **posture de supériorité** adoptée par l'homme et la **relation de domination** qu'il impose à la nature, dans le but de **l'exploiter**.
- André Malraux présente ici une image conforme à la **doxa occidentale** mais la formule sous-entend qu'il s'agit d'un **cliché à dépasser**.

Thèse

Dans son rapport à la nature, l'homme entretient des relations avec le vivant comme le non-vivant uniquement dans un but de domination et d'exploitation.

Antithèse/Tensions/Questionnements

Voir la nature comme une simple ressource à dominer et exploiter est forcément réducteur >

- il faut investiguer les limites de cette puissance supposée de l'homme sur la nature.
- il faut également envisager tout ce que l'homme doit à la nature.

Problématique

Nous pouvons alors nous demander s'il est vrai que le rapport de l'homme à la nature peut légitimement se définir comme un rapport de domination et d'exploitation.

INTRODUCTION

[Amorce] L'anthropologue Philippe Descola dans son ouvrage *Par-delà nature et culture*, publié en 2005, remet en question une image tenace qui pour lui est un pur mythe occidental : celle de l'homme au sommet de la pyramide du vivant, comme seul être doté d'une intériorité. Or, selon Descola, qui a longuement côtoyé les

Achuar, l'idée de nature en tant que monde séparé des humains n'existe pas. C'est une invention de la modernité occidentale qui est allée de pair avec un rapport destructeur au vivant. **[Sujet]** C'est dans ce cadre que André Malraux, cité par Christian Godin dans *La Haine de la nature* (2012), définit l'homme occidental ainsi : « Nous ne dialoguons avec les animaux que pour les domestiquer, avec les choses que pour les asservir. » **[Analyse]** La formule, générale et catégorique, si elle laisse supposer une ouverture à l'autre par le verbe « dialoguer », constitue en réalité un refus d'une considération véritable : les verbes « asservir » et « domestiquer » mettent l'accent sur la relation de domination qui se noue entre l'homme occidental – le pronom « nous » nous inclut dans le propos – et la nature, domination qui a pour but l'exploitation des éléments naturels dans le seul intérêt humain. Malraux présente ici une image conforme à la doxa occidentale mais qui s'apparente à plus d'un titre à un cliché à dépasser. Voir la nature comme une simple ressource à exploiter est forcément réducteur et on ne saurait questionner la relation entre l'homme et la nature sans se demander quelles sont les limites de cette puissance supposée et sans envisager également tout ce que l'homme doit à la nature. **[Problématique]** Nous pouvons alors nous demander s'il est vrai que le rapport de l'homme à la nature peut légitimement se définir comme un rapport de domination et d'exploitation. **[Rappel des œuvres au programme + Annonce du plan]** À la lumière des deux romans au programme, *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer, ainsi que du texte philosophique de Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, nous verrons qu'en effet, la relation qui se tisse à la nature semble se définir par la domination de l'homme et le désir de maîtrise, mais ce pouvoir s'avère bel et bien limité. Il s'agira alors de repenser les relations de l'homme à la nature pour faire naître une réelle interdépendance.

PLAN DÉTAILLÉ

NB : les exemples sont ici plus nombreux que ceux exigés/attendus dans une copie de concours faite dans un temps limité.

Partie I [= thèse de l'auteur] : Il est vrai que le rapport de l'homme à la nature semble être un rapport de domination et d'exploitation.

- a. L'homme se présente comme le sujet, celui qui agit sur une nature objectivée devenant une ressource à exploiter, elle est alors un moyen pour lui de se dire/se penser supérieur.

CANGUILHEM : Dans le chapitre « Machine et organisme », il explicite l'idée selon laquelle l'homme estime ne pas faire partie de la nature, se définit comme « *un être transcendant à la nature et à la matière* » (p. 138).

Il développe aussi la pensée de Descartes (qu'il remet en question), considérant la nature comme un simple outil au service de l'homme : « *L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que s'il nie toute finalité naturelle et s'il peut tenir toute la nature, y compris la nature apparemment animée, hors lui-même, pour un moyen.* » (p. 142)

HAUSHOFER : La narratrice, certes, ne vise jamais à se sentir supérieure, mais néanmoins elle modèle la nature par son travail, la domestique pour la rendre féconde, notamment lorsqu'elle cultive son champ de pommes de terre. Elle s'approprie l'espace pour le protéger : « *je passais les jours suivants à clôturer mon champ avec de solides branches que j'entrelaçais de longues lianes brunes.* » ; « *quand l'opération fut terminée mon petit champ ressemblait à une forteresse dressée au milieu de la forêt. Il était protégé de tous les côtés.* » (p. 80)

VERNE : Tout au long du tour du monde sous-marin, la nature est aux yeux des hommes une ressource, ce que le capitaine présente avec fierté aux prisonniers > **relire les p. 106-107** (chap. X, partie I) : « *la mer fournit à tous mes besoins* » ; « *j'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses* ». La mer est une « *nourrice prodigieuse, inépuisable* » (p. 107) qui nourrit et vêt les hommes ; « *la mer est le vaste réservoir de la nature* » (p. 108)

Bien plus, Nemo incarne l'homme qui s'approprie l'espace et la nature. Cf. la forêt de l'île Crespo : « *nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes au premier jour du monde. D'ailleurs qui lui eût disputé la possession de cette propriété sous-marine ?* » (p. 168) + Cf. aussi l'arrivée au Pôle sud et le geste symbolique de déployer « *un pavillon noir portant un N d'or* » (p. 424) : « *moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle Sud [...] et je prends possession de cette partie du globe* ». L'adresse finale au soleil fait de lui une véritable figure divine : « *Couche-toi sous cette mer libre et laisse une nuit de six mois étendre ses ombres sur mon nouveau domaine !* » (p. 425)

- b. De plus, la supériorité de l'homme se manifeste dans son rapport aux animaux. Les domestiquer c'est les soumettre, ou du moins désirer le faire.

CANGUILHEM, en dressant une liste d'animaux utilisés pour l'expérimentation en biologie, comme « *le chien pour les réflexes conditionnés* », « *la drosophile pour l'hérédité* », « *le cheval pour la circulation du sang* » (p. 32) présente une vision utilitaire que l'homme a du règne animal.

Il montre aussi que l'homme agit sur les espèces animales, les modifie, et fabrique littéralement des espèces. Les modifications génétiques ont pour conséquence l'émergence non d'un être naturel mais d'un « *artefact* » (p. 35) : « *ce matériel animal est une fabrication humaine, le résultat d'une ségrégation constamment vigilante* » (p. 34)

Dans le chapitre « Machine et organisme », il revient sur la théorie de « l'animal-machine » de Descartes et explicite la démarche de ce dernier au sujet de l'animal : « *il le dévalorise afin de justifier l'homme de l'utiliser comme instrument* » (p. 142). Le philosophe du XVII^e siècle refuse d'envisager l'animal comme un être doué de raison car cela signifierait « *renoncer à la domination sur l'animal* » (p. 142).

HAUSHOFER : Si la narratrice refuse cette relation aux animaux, elle est néanmoins lucide sur le fait que c'est la relation traditionnelle qui s'est nouée à travers les temps. Ainsi, elle se sait « *propriétaire* » (p. 39) de la vache, est le « *maître* » de Lynx, associe le gibier aux termes « *ma réserve* » et comprend aussi son omnipotence : elle est la seule « *juge* », elle peut décider du droit de vie ou de mort du renard qu'elle croise par exemple ➤ **relire p. 149** : « *Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste. Moi seule peux faire grâce* ». (p. 149)

VERNE : Nemo s'est approprié l'« *huître de dimension extraordinaire* » dans laquelle il laisse s'accroître « *une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier* » : « *seul le capitaine connaissait la grotte où "mûrissait" cet admirable fruit de la nature ; seul il l'élevait afin de la transporter un jour dans son précieux musée* » (p. 283).

Aronnax, lui, s'intéresse aux animaux, précisément selon leur rapport à la domestication : ainsi peut-on lire un éloge des phoques, ces « *intelligents cétacés* » : « *Les phoques sont susceptibles de recevoir une certaine éducation ; ils se domestiquent aisément et [...] convenablement dressés, ils pourraient rendre de grands services comme chiens de pêche* » (p. 417)

L'omnipotence que s'arrogue l'homme sur l'animal est aussi celle du droit de vie et de mort: Nemo est le juge suprême, il est celui qui laisse la vie sauve ou qui massacre les êtres « *malfaisants* », comme en rend compte le chapitre XII de la partie II, « Cachalots et baleines »

- c. Enfin, l'idée de domination et de maîtrise semble indissociable de celle de la connaissance et du savoir. L'homme pense dominer la nature parce qu'il la connaît.

CANGUILHEM : « *L'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu* » (p. 196). L'homme, bien que vivant parmi les vivants, se place dans une posture de supériorité, parce que précisément lui, l'homme, analyse le milieu. Il en tire alors « *une sorte d'inconsciente fatuité qui lui fait préférer son milieu propre à ceux des autres vivants* » (p. 196).

HAUSHOFER : Le livre qui est le plus précieux à la narratrice, c'est l'almanach : « *il contenait un grand nombre de renseignements sur le jardinage et l'élevage et j'avais le plus grand besoin d'en savoir davantage sur le sujet.* » (p. 56)

Son ignorance la place à l'inverse dans une situation de fragilité : « *Je ne savais pas combien de temps le Taureau devait têter et je cherchais des renseignements dans tous les almanachs mais en vain. Ils avaient été écrits pour des gens qui avaient déjà l'expérience de l'élevage. Mon ignorance me causait bien des émotions. Je pressentais à chaque moment des dangers que je n'aurais pas su prévoir à temps. Je m'attendais toujours à des surprises et ne pouvais rien y faire sinon les accueillir avec sérénité.* » (p. 179)

VERNE met en scène deux figures de savants et de scientifiques. Aronnax et Nemo ont fait des études, ont exploré les mers et représentent le savoir livresque, l'un pour son ouvrage sur *Les Mystères des fonds sous-marins*, l'autre par son immense bibliothèque de 12000 ouvrages, image de la quête du savoir encyclopédique et de la maîtrise du monde.

La maîtrise de la nature est indissociable aussi de l'idéal classificatoire qui anime les personnages (comme la science du temps de Verne). Classer, c'est comprendre, et donc dominer. Si Conseil en offre une image quelque peu humoristique, il n'en reste pas moins que c'est le principe fondateur du rapport à la nature pour Aronnax comme pour Nemo : le capitaine a créé un véritable « *musée* » dans son salon et ses « *vitrines* » recèlent les trésors de la mer ; Aronnax rêve de rapporter un paradisiaque vivant à Paris, et ne voit la nature que comme un ensemble de « *spécimens* ».

Partie II [limites de la thèse] : Pourtant le pouvoir de l'homme est limité. Il peut se révéler un piètre maître et doit davantage se considérer comme un élève.

- a. D'une part, l'homme reste soumis à la nature.

Exemples possibles :

- Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, p. 195-196.
- Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*, p. 104-108.
- Jules Verne, *Vingt-mille lieues sous les mers*, p. 184-185 OU p. 428.

b. D'autre part, les techniques et le savoir lui-même sont limités ou posent question.

CANGUILHEM : Le philosophe souligne à multiples reprises les limites de la science et ses usages. Ainsi, l'expérimentation animale est importante et même indispensable pour « *découvrir des fonctions biologiques* » (p. 23) mais elle ne peut jamais représenter le vivant tel qu'il est puisque par définition on extrait le vivant de son milieu et donc forcément on modifie son comportement...et l'étude qu'on en fait. Autre problème : l'organisme est un tout. Si on retire un organe, « *il y a tout lieu de croire [...] que l'on a désormais affaire à un tout autre organisme* » (p. 35). Canguilhem questionne ainsi la validité des outils employés pour connaître le vivant.

HAUSHOFER : Elle fustige les livres inutiles et l'éducation « *détraquée* » (p. 97) qu'elle a reçue à l'école : « *Je ne connais même pas le nom des fleurs* », « *je ne sais même pas combien d'estomacs a une vache* ».

Elle critique aussi ouvertement la figure du savant et son savoir : dans sa situation, que ferait-il ? « [I]l ne pourrait rien faire de plus ». « Un savant, Un spécialiste des armes de destruction comprendrez mieux que moi sans aucun doute, mais à quoi cela lui servirait-il ? Avec tout son savoir il ne pourrait rien faire de plus que moi : attendre et essayez de rester en vie. » (p. 48)

En outre, la narratrice, à présent qu'elle vit seule dans la forêt comprend l'inanité de toutes les inventions humaines et de la technique. « *Maintenant que les hommes n'existent plus, les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage.* » (p. 258-59)

VERNE : Le savoir ne donne jamais une réelle maîtrise de la nature. L'exemple le plus probant est Conseil, « *ferré en classifications* », « *classificateur enragé* » et bien piètre connaisseur de la nature, qui serait incapable de distinguer « *un cachalot d'une baleine* » dit Aronnax. Aronnax lui-même, qui se présente comme un « *spécialiste* » développe une thèse erronée sur l'origine du « *monstre* » marin au début du roman.

c. L'homme est toujours en situation d'apprentissage et les expériences qu'il fait l'illustrent.

CANGUILHEM conclut son propos introductif ainsi : « *nous soupçonnons que pour faire des mathématiques il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons parfois besoin de nous sentir bêtes* » (p. 16). « *Se sentir bêtes* » c'est retrouver les besoins animaux et vitaux à l'origine de l'activité biologique. C'est rappeler le biologiste à une forme d'humilité et à sa vocation première, se mettre à l'école de la vie pour servir la vie et non pour s'émanciper de sa condition d'être vivant.

HAUSHOFER : La narratrice se voit comme une « *dilettante* » et connaît ses propres limites : « *Dans la première partie de ma vie j'ai été une dilettante et ici, dans la forêt, je ne suis rien de plus. Mon unique professeur est aussi peu savant et aussi peu cultivé que moi, car je suis mon propre professeur.* » (p. 98). Son rapport à la nature est celui non de la maîtrise mais de l'humilité et de la contemplation (scènes de l'alpage). Cette humilité, loin d'être une faiblesse, devient un élément central de sa survie puisqu'elle rend possible l'adaptation au milieu. Dans la vallée, elle expérimente, tente, observe et fait des déductions. C'est par l'expérience qu'elle enrichit son savoir. Par exemple elle décide de fumer une partie du champ de pommes de terre pour comparer la production obtenue sur les deux parties du terrain.

VERNE : Le pouvoir d'Aronnax s'effrite immédiatement, dès la première rencontre avec Nemo. Le capitaine lui dit en effet : « *Vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu* ». Seule l'expérience permet d'accéder au véritable savoir. Celui qui se définissait comme « *un spécialiste* » sûr de lui redevient un élève, qui face aux découvertes qu'il fait ne cesse de s'interroger. Il est d'ailleurs significatif qu'il modifie au fur et à mesure du périple son livre : « *je complétais chaque jour mes études sous-marines et je refaisais mon livre des fonds sous-marins au milieu même de son élément.* » (p. 314)

Partie III [dépassement de la thèse] : En réalité, le vrai maître est la nature. C'est d'elle que l'homme doit apprendre.
--

a. La nature est une puissance créatrice hors du commun

CANGUILHEM reprend le propos de Claude Bernard qui affirme que « *la vie, c'est la création* » (p. 49) et de Goldstein pour qui la connaissance biologique doit être « *une activité créatrice* » à l'instar de ce qu'est un organisme pour « *se réaliser lui-même* » (p. 29). C'est qu'il présente lui-même toute activité organique par son « *caractère autopoétique* » (p. 28), autrement dit par sa capacité à inventer des solutions aux problèmes que lui pose le milieu, à élaborer sans cesse de nouvelles formes et de nouvelles normes.

HAUSHOFER : Dans un monde sans hommes, la nature vit. La végétation se déploie, et les scènes itératives soulignent le mouvement d'expansion de la nature qui reprend ses droits. La scène de la Mercedes devenue « *nid* » pour les oiseaux est symbolique (p. 259) + Cf. « *Le pays n'était plus maintenant qu'une vaste étendue verdoyante et fleurie. C'est à peine si je pouvais reconnaître les champs et les prés grâce à leurs couleurs. Les mauvaises herbes avaient partout triomphé. Dès le premier été, les petites routes avaient été recouvertes par les herbes folles. [...] Bientôt les routes n'existeraient plus.* » (p. 307)

VERNE : La profusion de plantes et d'êtres sous les mers laisse Aronnax subjugué : « *le capitaine Nemo me montra de la main cet amoncellement prodigieux de pintadines, et je compris que cette mine était véritablement inépuisable, car la force créatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme* » (chap. III, partie II). Aux épaves échouées au fond des mers, s'oppose un monde vivant et fascinant. C'est ce que souligne le capitaine Nemo dans un hommage vibrant qu'il rend à l'océan, capable de création ininterrompue : « *Toujours le mouvement, toujours la vie ! La vie plus intense que sur*

les continents, plus exubérante, plus infinie, s'épanouissant dans toutes les parties de cet océan, élément de mort pour l'homme a on dit, élément de vie pour des myriades d'animaux et pour moi » (p. 180)

- b. La nature est une énigme, un mystère, elle est toujours source de surprises ; de ce fait, elle échappe à toute modélisation

CANGUILHEM : Il émet une critique de « *l'inconsciente fatuité* » des savants (p. 196) et affirme : « *trop souvent les savants tiennent les lois de la nature pour des invariants essentiels* » (p. 201)

Dans le chapitre « Le normal et le pathologique », Canguilhem remet en question l'idée même de norme, redéfinit l'anomalie (p. 205) et affirme qu'il n'existe pas de forme manquée (p. 206).

Dans le chapitre « La monstruosité et le monstrueux » : Canguilhem s'interroge sur la notion de « monstre » (qu'il réfute) et explique que ce dernier vient bouleverser notre image du vivant comme un monde ordonné dans lequel se déploie « *notre habitude de voir les églantines fleurir sur l'églantier, les têtards se changer en grenouilles, les juments allaiter les poulains et d'une façon générale, de voir le même engendrer le même* » (p. 219). Il cite Geoffroy de Saint-Hilaire pour montrer que la nature est toujours un tout cohérent mais que l'homme ne la comprend pas : « *Il n'y a pas d'exception aux lois de la nature, il y a des exceptions aux lois des naturalistes* ».

HAUSHOFER : L'énigme la plus grande n'est pas celle du mur (la narratrice la met vite au second plan) mais il s'agit du mystère de la nature elle-même : elle est un monde en soi, avec des lois propres, une résilience inouïe et une puissance face à laquelle l'être humain est un bien piètre adversaire. Elle évoque aussi bien le mystère des animaux (cf. les chats, p. 125) que celui de l'alpage : « *le soleil, la large étendue du ciel au-dessus des prés et le parfum qui s'en dégageait me transformait lentement en une femme étrangère. Si je ne pris pas de notes c'est que tout cela me paraissait irréel. L'alpage était en dehors du temps* » (p. 212)

VERNE : La nature échappe à l'homme, tant par ses « *monstres* » et les « *fantaisies de la nature* » que par ses trésors
> **Relire le passage sur le calmar géant p. 462** : « *Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque !* »

- c. La nature seule permet à l'homme de se connaître et d'habiter le monde

HAUSHOFER : La narratrice éprouve ses forces et ses fragilités, porte un regard lucide sur la femme qu'elle a été et sur celle qu'elle s'observe en train de devenir : « *ma tête était remplie de vieilles images et mes yeux incapables de changer leur façon de voir. J'avais perdu l'ancien, je n'avais pas encore gagné ce qui était nouveau ; ce nouveau me restait inaccessible mais je savais qu'il existait.* » (p. 156) ; « *au cours du second été [...] les frontières étaient encore bien nettes.[...] Mais déjà à cette époque, le changement se frayait une voie.* » (p. 215) ; « *Je ne suis qu'une simple femme qui a perdu le monde qui était le sien, et qui est en chemin pour en trouver un autre.* » (p. 275)

Enfin, il faut noter la métamorphose qui s'opère : au cours de l'expérience la narratrice se laisse transformer : elle devient végétale ou animale. Son rythme se met au diapason du milieu dans lequel elle évolue. « *il ne me manquait plus que des griffes, un épais pelage et des crocs, et je serais devenue une créature parfaitement adaptée* » (p. 132) ; « *Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées* » (p. 215).

VERNE : Nemo fait de l'océan son nouvel élément. Il meurt à la vie terrestre et renaît à une autre vie (et une autre identité) au sein de son Nautilus qui devient son refuge. Cf. la comparaison à un coquillage : « *L'argonaute est libre de quitter sa coquille, dis-je à Conseil, mais il ne la quitte jamais. — Ainsi fait le capitaine Nemo, répondit judicieusement Conseil. C'est pourquoi il eût mieux fait d'appeler son navire l'Argonaute.* » (p.262). Il ne s'agit plus pour lui de voyager sous les eaux, il fait partie désormais de l'océan. L'apatride a trouvé une patrie avec l'Océan, seul espace non conquis par les hommes et les despotes.